

# Causerie sur les abeilles

Autor(en): **Buchwalder, Joseph**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1898)**

Heft 7

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-247832>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

âge les refuges, les uniques refuges des sciences errantes, alors sans abri ? Ne les ont-ils pas cultivées et conservées ? Notre génération me paraît d'autant plus ingrate que, dans son sauvage orgueil, violant audacieusement les droits de la propriété, elle s'attaque à ces vieux asiles de la science et s'efforce de les anéantir. »

Tous ces travaux exécutés par les religieux de Bellelay n'entraient pas les salutaires exercices de la vie spirituelle et de la sanctification des âmes. La règle suivie à Bellelay était sévère. Toute l'année, les religieux se levaient à minuit pour chanter Matines et Laudes ; cet office durait 2 heures entières. Vers 2 heures, ils allaient chercher un peu de repos sur leur dur grabat. Avant 5 heures avait lieu le lever ; la méditation se faisait de 5 à 5 1/2 heures ; elle était suivie du chant de Prime et du chapitre dit des coupes. A 9 1/2 heures, chant de Tierce, puis grand'messe, chant de Sexte et récollection ; à 1 heure, None ; à 4 heures, Vêpres ; à 6 heures, souper ; à 7 1/2 heures, Complies ; à 8 heures, coucher.

(A suivre)

JECKER, curé.

## Causerie sur les abeilles

par Jos. BUCHWALDER, curé

(Suite)

La ruche Burki, autrement dite, *ruche à bâtisses chaudes* a de plus l'avantage de concentrer la chaleur dans les colonies, de bien protéger celles-ci contre les rigueurs de la saison, et de réduire au minimum la consommation hivernale. En outre, lorsqu'elle est établie en pavillon fermé, elle est la seule qu'on puisse visiter en tous temps. Elle a l'inconvénient, par contre, à cause de la position de ses rayons parallèles à la porte d'entrée, de restreindre l'arrivée de l'air extérieur dans la colonie, de conserver davantage les miasmes et l'humidité introduite, d'empêcher l'abeille, pendant les fortes chaleurs et les moments de grande récolte, de trouver immédiatement place libre pour rentrer et parvenir aux rayons éloignés et surtout... exige de l'apiculteur beaucoup de temps et de soins pour sa visite. Comme les rayons sont placés en face de l'opérateur, et remplissent en quelque sorte toute la ruche, il ne peut parvenir aux rayons antérieurs qu'en déplaçant tous les autres, et cette opération, au moment où la ruche compte une population de 60 à 100.000 abeilles, n'est jamais très agréable, pas plus que sans dangers. Les abeilles se pelotonnent au plafond, garnissent l'espace vide, et il faut une sage lenteur, beaucoup de soins et de circonspection pour remettre tout

— Pourquoi Firmin ?... Et pourquoi pas Césaire ?

Les nouveaux gradés ne vinrent pas chercher Firmin ; ils savaient que, malgré ses galons, il passerait la soirée avec son compatriote. On les vit, en effet, s'en aller lourdement, toujours droits et beaux, mais sans leur tournure éraillée des jours passés. Et ils marchèrent au hasard dans Paris, regardant, d'un œil terne, les illuminations.

Au bout d'une heure, Césaire disait :

— Où dînons-nous ?

— T'as donc faim, toi ?

— Ah, non !

— Ben, moi non plus.

Vers onze heures, ils étaient de retour dans le quartier de l'École militaire, sans bien savoir comment ils y étaient revenus. Ils avaient fait machinalement la promenade des grands boulevards, s'arrêtant à peine, tout silencieux, devant les monuments bordés de girandoles de gaz. Firmin parlait d'aller se coucher, mais Césaire protesta...

— Tu sais... Il faut bien que nous les arrosons tout de même !

Ne serait-ce qu'une bouteille de cidre mous-

en ordre, encore n'y parvient-on pas toujours tout de suite. Je ne parle pas des piquères, l'apiculteur arrive à n'y plus faire attention.

Un autre inconvénient plus grave de cette ruche, c'est qu'on ne peut l'agrandir à volonté. On la construit généralement assez vaste pour les besoins ordinaires de l'année, mais quand une année est extrêmement mellifère, elle peut devenir trop étroite. Or, comme les fleurs ne conservent pas leur miel indéfiniment, mais ne le produisent avec abondance qu'à certains jours sous l'influence de certaines conditions climatiques favorables et le refusent à l'abeille le lendemain si des conditions contraires sont survenues, il s'en suit qu'une bonne partie de la récolte peut ainsi être perdue et pour l'abeille et pour son propriétaire.

Un seul moyen permettrait de parer à cet inconvénient ; l'emploi de l'extracteur par lequel on viderait les rayons garnis pour les redonner aussitôt aux abeilles, mais ce moyen n'est pas toujours possible, puisque le miel ne peut pas être extrait à tout moment, mais seulement lorsqu'il est arrivé à maturité. Et, fut-il même dans ce cas, l'extraction est un travail qui ne se fait pas un instant.

Enfin un dernier inconvénient de la ruche Burki provient de ce qui, à un autre point de vue, est un de ses avantages, je veux parler de sa construction et de la réunion de nombreuses colonies sous le même toit. Cela peut procurer plus de chaleur, mais cela peut amener aussi bien des pertes de reines. Et comment cela ? Par le transport des abeilles d'une ruche dans une autre colonie voisine. L'abeille, nous le savons, reconnaît sa demeure et y retourne toujours quand une circonstance ne l'en empêche pas. Dans la construction des pavillons, les apiculteurs ont soin de venir encore au secours de l'insecte en peignant les entrées de diverses couleurs pour lui permettre de se reconnaître plus facilement. Malgré cela, il peut arriver qu'une ruche soit envahie par des abeilles étrangères que les gardiennes vigilantes n'auront pas aperçues. Alors ce sont des guerres et parfois la perte de la reine. Les possesseurs des ruches Burki savent combien fréquemment des colonies deviennent orphelines au printemps alors qu'une première inspection a pourtant révélé la présence de la reine. A quoi en attribuer la cause ? Ordinairement à l'arrivée de ces abeilles étrangères dont je parle dont l'une ou l'autre n'aura rien eu de plus pressé que de massacrer la reine.

Malgré ces défauts, la ruche Burki aura encore longtemps des admirateurs et des partisans.

(A suivre).

seux !... Et ils descendirent l'avenue Lowendal pour gagner un tranquille petit débit de la rue Blomet où l'on vendait du vrai cidre. C'était le seul cabaret qu'ils connaissent dans le quartier. Ils lui étaient fidèles, autant pour son cidre que pour son enseigne représentant le traditionnel bonhomme, en bonnet de coton, à cheval sur un tonneau. Mais, au moment où ils allaient y pénétrer, un remords traversa la tête de Firmin : si le patron allait le complimenter sur ses galons ?... Cela causerait une humiliation à Césaire. Il dit :

— Non..., allons plus loin, veux-tu ?

Césaire comprit et devint très rouge ; et il lui semblait que le bonhomme de l'enseigne se moquait de lui.

Ils se replongèrent dans la foule, et, au bout de quelques instants, ces bals en plein air, cette population grouillante, sous le rouge éclairage d'innombrables lanternes, leur versait une première griserie. Déjà ils commençaient de rire en voyant des camarades éméchés par larges lances dans les rues vides de voitures. Ce Paris, transformé en une immense salle de fête, les conviait à s'amuser aussi, à prendre leur revanche de la longue vie de sagesse qu'ils y avaient

## POÉSIES

### AU RÉDACTEUR

Pas de repos pour le poète !  
Dans ce cas je courbe la tête :  
Vous en aurez bientôt assez.

\* \* \*

Amis lecteurs, vous connaissez  
Le fabuliste incomparable...  
Ce qu'en lui je trouve admirable,  
C'est l'à-propos de ses leçons :  
Comme il a peint les francs-maçons  
Dans ce chat au regard modeste,  
Mais plus dangereux que la peste !  
Car on se gare d'un fléau,  
Mais, hélas ! plus d'un souriceau,  
Dans sa trop candide ignorance  
Trompé par la belle apparence  
Et par la patte de velours,  
Voit trancher le fil de ses jours.  
Ce n'est qu'en mourant qu'il s'écrie :  
« O traîtrise ! ô gredinerie !  
Si j'avais su ! moi qui croyais,  
Pauvre coq, que tu m'en voulais ;  
Je trouvais ta voix importune,  
Et je bénissais la fortune,  
D'être en sûreté loin de toi,  
Ma coqueluche et mon effroi.

\* \* \*

Lecteurs, faut-il que je traduise ?  
Vous n'aimez pas qu'on vous conduise  
Dans l'âpre sentier du devoir,  
Que l'on vous oblige de voir  
Et que sans pitié l'on réveille  
Cette foi d'autan qui sommeille :  
Vous avez tort, mes bonnes gens !  
Vous l'apprendrez à vos dépens.

XXX.

### A quelques Suisses catholiques défenseurs de Dreyfus !

Avec qui voulez-vous être ?  
Avec les fils d'Israël ?  
Mais, en défendant le traître,  
Votre parti semble tel.

Regardez la compagnie :  
Les uns jurent par Calvin,  
Près d'eux sont les sans-patrie  
Aux *chéquards* donnant la main.

Le parti pris vous égare,  
Vous n'aimez pas les Français  
Et votre cœur se déclare  
Pour l'Allemand, je le sais.

Mais voyez ce qui proteste :  
Paysans, soldats, clergé.  
Rien que cela vous atteste  
Que les chefs ont bien jugé.

menée. Et la vision de leur village et de tous ceux qui étaient là-bas, sans cesse jusqu'alors présente à leur esprit, s'effaçait peu à peu, et, avec cette vision, s'évanouissait la promesse, naïvement faite à Marceline, de demeurer purs de toute corruption parisienne. Et soudain, ils se trouvèrent attablés devant un litre de vin, dans un des plus vilains cabarets du quartier. Avant le premier verre, ils ne s'appartenaient plus.

Et, à partir de ce moment, ils furent perdus. Il y avait là, dans un étroit jardin où fleurissait une unique pied de vigne vierge, une centaine d'hommes et de femmes buvant un vin exécrable et d'atroces liqueurs en faisant un effrayant tapage. La plupart des hommes étaient des soldats. Parmi eux, Firmin et Césaire aperçurent des camarades du 6<sup>e</sup> chasseurs, mais personne ne les reconnut. On était trop occupé à « beugler » un refrain de café-concert, en s'accompagnant à grands coups de verre sur la table. Ni Firmin ni Césaire ne connaissaient ce refrain, et cependant ils chantèrent à l'unisson, dès qu'ils eurent vidé la première bouteille, et ils en demandèrent une seconde.

(La suite prochainement.)